

Le Grand-Duché de Luxembourg au croisement des cultures européennes

Kulturell geprägt von der römischen Kultur und vom katholischen Christentum, ebenso wie durch die Nähe des deutschen und französischen Kulturraums, erlebte das heutige Großherzogtum im Mittelalter seine Blütezeit zunächst als Grafschaft, später als Herzogtum desselben Namens. Die formale Unabhängigkeit datiert zwar von 1839, doch erst seit der Mitte des 19. Jahrhunderts begann sich das Land wirtschaftlich zu entwickeln. Zur gleichen Zeit lässt sich das Aufkommen eines Nationalgefühls feststellen, das mit der Geburt der Literaturen in den drei in Gebrauch befindlichen Sprachen zusammenfällt: Luxemburgisch – ein westmoselfränkischer Dialekt, der erst 1984 zur Nationalsprache erhoben wird –, Deutsch und Französisch. Die boomende Stabbindindustrie stellt etwa 100 Jahre lang die Hauptquelle des wirtschaftlichen Wohlstandes in Luxemburg dar; die Arbeitskräfte stammten dabei überwiegend aus Italien, das Kapital überwiegend aus dem Ausland. Während der zwei Weltkriege verletzte der Nachbar Deutschland den Neutralitätsstatus, der dem Land mit dem Londoner Vertrag 1867 auferlegt worden war: das wilhelminische Deutschland besetzte Luxemburg, das faschistische Deutschland annektierte es. Das Nationalbewusstsein ging aus diesen Krisen gestärkt hervor, und das moderne Großherzogtum bewältigt sein Schicksal mit der Entscheidung für ein Engagement in der UNO und zugunsten der europäischen Einigung. Angesichts einer immer internationaleren Wirtschaft und der Migrationsströme, die diese mit sich bringt, mit Tausenden von portugiesischen Einwanderern und lothringischen, belgischen und deutschen Grenzgängern, öffnet sich das Land immer mehr, und die Bevölkerung wird immer heterogener. Diese Dynamik der sozioökonomischen und kulturellen Faktoren zwingt die Luxemburger dazu, ihre Identität immer wieder neu zu definieren. Staatliche Organisationen, kulturelle Einrichtungen, Kunstförderungsfonds und die 2003 gegründete Universität Luxemburg begleiten diese Veränderung im Sinne einer gesteigerten europäischen Integration und in kosmopolitischem Geist, der auch abweichende, marginale Kulturen respektiert. Daher kann das Großherzogtum auch im dritten Jahrtausend, trotz seiner geringen Größe und seiner Bevölkerung von kaum einer halben Million, im Konzert der Nationen dieser Welt eine interessante Rolle spielen.

Avec l'accélération des phénomènes socioculturels sous l'effet de la mondialisation, le XXI^e siècle exige, aussi impérieusement qu'une pensée prospective, un regard en arrière pour prendre la mesure de l'actualité. En particulier, vu l'importance que prennent de nos jours les questions matérielles, financières et commerciales face aux problèmes qu'elles ont elles-mêmes en partie

suscités, ce regard rétrospectif devrait s'intéresser à la dimension plus humaine de ces questions, à leurs antécédents socioculturels par exemple.

Plus de mille ans d'existence sous le nom de 'Luxembourg' : voilà de quoi s'interroger sur la vie culturelle dans l'ancienne province romaine, tour à tour Comté, Duché de Luxembourg, puis Département des Forêts et enfin Grand-Duché de Luxembourg (1815). Ce territoire/pays fut longtemps pauvre, enclavé, mais convoité en vertu de sa position géographique et de sa forteresse. Son importance économique ne date que du milieu du XIX^e siècle, où l'indépendance nationale reconnue au Grand-Duché en 1839 et confirmée en 1867 et la découverte d'importants gisements de minerai de fer dans le Sud-Ouest du pays ont engendré une prospérité inconnue jusque-là. Elle est due en partie à des capitaux étrangers et à l'immigration étrangère, alors que le siècle connaissait une forte émigration luxembourgeoise, notamment vers les États-Unis d'Amérique et, dans une moindre mesure, vers la France. Ces phénomènes migratoires en sens inverse ont déterminé un profil mental complexe et évolutif qui fait que la notion d'identité culturelle nationale n'est envisageable que dans un contexte européen, voire mondial, la fin du XX^e siècle ayant encore accéléré et amplifié le flux des populations.

Epoque celte, époque romaine, débuts de l'ère chrétienne

Dans la mesure où l'activité culturelle de nature intellectuelle se documente à l'aide de traces écrites, il est relativement aisé de dater les débuts de cette ère sur le territoire du futur Luxembourg. Le mérite en revient à l'occupation romaine, qui laisse des monuments et une statuaire avec des inscriptions ainsi que des textes rédigés, à l'image du *De Bello gallico* de César ou de la *Germania* de Tacite. Outre la langue latine, la romanité a importé des principes organisationnels et administratifs, des techniques agricoles et, surtout, la culture de la vigne qui sera un des traits gastronomiques distinctifs du futur Grand-Duché.

La culture latine et la culture celtique, laquelle laisse également une statuaire cependant dépourvue d'inscriptions, ont précédé et préparé en Europe l'avènement de la religion monothéiste. La façon dont les Romains savaient adapter d'autres pensées sans les détruire, à condition qu'elles n'interfèrent pas au niveau politique pour contrecarrer leur vision de la domination, transparaît par exemple dans le monument en l'honneur de Diane, que l'on retrouve près de Weilerbach. D'inspiration peut-être celtique, la déesse est romanisée par l'inscription, de même que, ailleurs dans le pays, diverses statues érigées en l'honneur de la déesse Epona, protectrice de la race équine élevée dans le Bon Pays actuel, région à pâturages dans le Sud-Est du Grand-Duché. La découverte, en 1995, d'une importante mosaïque dans le village de Vichten (Ardennes luxembourgeoises) illustre *a posteriori* le rayonnement de la culture romaine au-delà des Alpes. Cette œuvre d'art, qui représente Homère

entouré des neuf Muses, décorait jadis la salle de réception d'une villa romaine trévière : il s'agit d'un produit culturel qui dépasse assurément la production locale et qu'il faut voir dans un contexte pour le moins régional.

La culture post-romaine, dans ce qui allait devenir le Luxembourg moderne, est marquée par la migration des peuples, qui ne laisse guère de traces culturelles positives, puis par l'arrivée sur le continent des missionnaires anglo-saxons, au milieu du VII^e siècle ; parmi eux, le moine bénédictin Willibrord, fondateur du monastère d'Echternach en 698. Celui-ci allait rayonner bien au-delà du territoire de l'ancien Luxembourg et du Grand-Duché actuel, atteignant des sommets artistiques avec la production de manuscrits enluminés, dont certains sont aujourd'hui sauvegardés en France, en Espagne, en Suède et en Allemagne, ainsi qu'avec la conservation de textes de l'Antiquité gréco-latine, mais aussi avec l'introduction de l'art roman et gothique. Le culte de Willibrord, né en Northumbrie et formé essentiellement en Irlande, évangéliste des populations du Nord de l'Europe, culmine dans la 'Procession dansante d'Echternach', pèlerinage annuel en direction de la tombe du saint guérisseur dans son église abbatiale. Du Moyen Âge au troisième millénaire, le cortège sautillant du mardi de la Pentecôte, dont l'Eglise s'est longtemps méfiée, illustre une culture du corps au service de l'expression d'un sentiment collectif qu'on peut interpréter à bien des niveaux. Bien entendu, il y eut de nombreuses autres 'dances' de ce type en Europe, en particulier dans la région de l'Eifel. Il n'en reste pas moins que, seule, la procession d'Echternach a traversé les âges et n'a, semble-t-il, rien perdu de son attractivité sur les participants, prieurs, 'danseurs', musiciens, spectateurs et journalistes. Quelles que soient son origine et sa signification première ou actuelle, la procession s'inscrit dans une dimension continentale, où le Nord et l'Est se rencontrent. C'est dans ce contexte willibrordien qu'Echternach s'est fait une renommée, qui permet d'espérer que la procession figurera prochainement dans l'inventaire du Patrimoine immatériel de l'humanité établi par l'Unesco.

Moyen Âge, Renaissance et époque néoclassique

En 963, le comte ardennais Sigefroid acquiert l'éperon rocheux de Lucilinburhuc et y construit le fortin qui deviendra la forteresse de Luxembourg : c'est l'origine mythique du pays. Par la suite, le Comté sera souvent au centre des guerres féodales et des alliances matrimoniales nobiliaires à l'échelle de l'Europe. On note des souverains remarquables, parmi lesquels la comtesse Ermesinde, qui octroie les premières chartes d'affranchissement aux principales villes du pays (Echternach, Luxembourg) ; les quatre empereurs du Saint-Empire romain germanique issus de la maison de Luxembourg : Henri VII (1308–1312), Charles IV (1355–1378), qui a érigé le Comté en Duché de Luxembourg, Wenceslas I^{er} (1378–1400) et Sigismond I^{er} (1411–1437) ; Jean

l'aveugle, roi de Bohême et comte de Luxembourg, mort en 1346 à la bataille de Crécy au service du roi de France. Depuis le XIII^e siècle, la cour utilisait la langue française pour ses chartes, mais l'usage de l'allemand était aussi répandu en raison du bilinguisme de fait de la population scindée en 'quartier wallon' et 'quartier allemand'. En 1441, le Luxembourg passa sous occupation étrangère, bourguignonne ; puis ce fut la domination des Habsbourg (Charles Quint), celle de l'Espagne, celle de la France (conquête de Luxembourg par Louis XIV en 1684, rétrocédée à l'Espagne dès 1697), celle des Habsbourg d'Autriche (Pays-Bas autrichiens) jusqu'à la fin du XVIII^e siècle : le pays fut toujours aux premières loges des luttes d'influence des pouvoirs et des cultures.

La Renaissance fit une timide apparition, notamment sensible dans les domaines religieux et aristocratique. Les premiers mécènes non cléricaux apparurent, en premier lieu le gouverneur du Luxembourg, comte de Mansfeld, au service de l'Empire allemand. Son château à Luxembourg-Clausen (1563) fut un véritable palais où s'accumulaient les trésors bibliophiles, le mobilier luxueux, les collections d'antiquités, de peintures et de sculptures, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, car le parc du domaine avait des allures italiennes. La dispersion de ces richesses et la destruction du château en ont fait un mythe similaire à celui du paradis perdu. Un peu plus tôt, Jean de Beck, autre gouverneur du Luxembourg à la solde de l'Empire, avait lui aussi sacrifié à la mode du jour en faisant ériger, à côté du *burg* médiéval de Beaufort que Victor Hugo allait admirer, une résidence consacrée d'abord à l'agrément. Mais la noblesse luxembourgeoise était peu nombreuse, souvent absente pour motifs professionnels à l'image des comtes de Vianden ; le pays restait pauvre.

En érudit humaniste, le bénédictin Jean Bertels, d'abord supérieur de l'abbaye de Münster à Luxembourg, puis de celle d'Echternach, publia une *Historia luxemburgensis* (Cologne, 1595), premier travail d'historiographie nationale, et a notamment tenu des registres comptables des propriétés abbatiales, illustrés de dessins de sa plume publiés seulement en 1984. Avec le dessinateur Bertels, même le peuple a droit à l'existence artistique, les paysans et les vigneron, les artisans et les négociants de ces fiefs abbatiaux séparés aujourd'hui par des frontières politiques sont croqués sur le vif avec leurs outils, leurs animaux et leurs méthodes de travail. Originaire de Louvain dans le Brabant flamand, prélat abbatial dans le Duché de Luxembourg, Jean Bertels a une stature européenne illustrée par son emploi du latin, alors (encore) *lingua franca* de l'Eglise chrétienne, de la haute administration et de l'érudition institutionnalisée dans les universités et les monastères.

A l'époque de la contre-Réforme, le jésuite Alexandre de Wiltheim rédigea son inventaire des monuments romains du Luxembourg avec leurs inscriptions : *Luciburgensia, sive Luxemburgum romanum* (publication posthume par Auguste Neyën en 1842). Quant aux pères de son ordre, la vie culturelle luxembourgeoise leur doit, outre les débuts de l'enseignement secondaire

avec la fondation de leur Collège de Luxembourg (1603–1773), l'instauration du culte marial et de sa dévotion populaire qui ont aussi influencé la formation de l'identité nationale, ainsi que les débuts de la vie théâtrale. Les membres de la Compagnie de Jésus ont rédigé et fait représenter des centaines de pièces éducatives et moralisantes en latin, ayant recours à toutes les ficelles de l'art des planches, du théâtre dans le théâtre aux scènes de masse en passant par les décors réalistes, les gags comiques et les effets sonores. Les pièces des pères jésuites sont les premiers signes d'une littérature de fiction née certainement sur le territoire du Luxembourg. Or, la thématique de certaines de ces pièces est bien européenne et culturelle, puisque leurs auteurs mettent en scène la rivalité idéologique entre leur sainte religion et celle des musulmans, ces derniers étant représentés souvent comme preneurs d'otages, exploiters de femmes et ennemis des valeurs du christianisme : l'engagement culturel devient ici œuvre de propagande, on se définit par opposition à autrui et en recommandant le modèle survalorisé. Seuls les programmes en français (les *periochae*) de ces pièces subsistent et sont conservés à la Bibliothèque nationale de Luxembourg, logée depuis 1973 dans les bâtiments de l'Athénée de Luxembourg, lui-même successeur de l'ancien Collège des jésuites.

Le XVIII^e siècle est marqué par le 'règne' de Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de l'empereur François I^{er} d'Autriche. Cet 'âge d'or luxembourgeois' est dû à une période de paix relative et de stabilité politique. Le pays, pourtant peu favorisé par la nature, atteint une prospérité relative et le peuple peut, dans une certaine mesure, en tirer profit. L'architecture et le mobilier, bien que l'origine en soit étrangère, autrichienne ou tyrolienne, développe un style décoratif qu'on pourrait presque appeler luxembourgeois. Le plus bel exemple en est donné par l'abbaye bénédictine d'Echternach dont l'abbé Mathias Hartz décide, à partir de 1727, de démolir les bâtiments médiévaux pour les remplacer par un palais abbatial représentatif de son pouvoir spirituel et temporel. Les plans sont de l'architecte bénédictin lorrain Léopold Durand, qui travaillait dans la ligne du classicisme français et a dessiné un quadrilatère régulier aux symétries parfaites, aux justes proportions, avec un fronton classique en guise de portique d'entrée, flanqué de deux ailes légèrement en saillie : copie miniature de Versailles. L'exécution et le décor furent confiés en grande partie à des artisans immigrés du Tyrol, la famille Mungenast étant la plus connue. Le baroque français, volontiers rationaliste, un peu froid, était tempéré par des éléments décoratifs de type rocaille, tels que des mascarons grotesques, des grilles et des barres d'appui en fer forgé, des pierres de touche ciselées, des motifs en trompe-l'œil, du mobilier peint aux paysages italiens. L'eau, comme à Versailles encore, était utilisée pour vivifier l'aspect minéral du palais, d'où une abondance de fontaines, de bassins et de vases entourés de toute une statuaire mythologique et enjouée dans des parterres tirés au cordeau. Dans le jardin abbatial, le pavillon Louis XV, de forme pentagonale, avec ses imprévus et ses lignes tordues, est un bel exemple de ce rococo qui est l'art de l'inutile cultivé jusqu'à le rendre indispensable au

besoin esthétique de tout esprit humain cultivé. Aussi immatériel que la jubilation d'un air de Mozart, le pavillon servait aux plaisirs du dernier abbé d'Echternach, Emmanuel Limpach, fort épris de fastes et de fêtes. Fortement endommagé lors de l'offensive des Ardennes en 1944–1945, ce pavillon à la façade irrégulière et irrationnelle fut un des premiers édifices publics à être reconstruits à Echternach, une fois la paix revenue : sa gratuité irréaliste, sa fantaisie pétrifiée est bien la preuve que, même au milieu du dénuement, la Beauté comme valeur universelle garde toute sa justification.

L'architecture néoclassique de l'abbaye s'est répercutée sur celle des églises relevant de son influence et construites à la même époque. L'image du christianisme jésuite et baroque, telle qu'elle se dégage de la vue des chapelles et sanctuaires de l'Esling dans le Nord du pays, a quelque chose de souriant et d'anodin, à l'instar des angelots joufflus et des panneaux peints qui les caractérisent. En même temps, ce triomphe du catholicisme papiste sur l'« hérésie » protestante qui est ainsi signifié ne peut cacher la réalité d'une culture religieuse qui ne pouvait tolérer de déviance dogmatique. C'est à la fois une tare pour quiconque applique à cette société les convictions humanitaires de notre temps, et un bienfait pour quiconque reconnaît que cette unicité de la foi religieuse imposée par une Eglise militante a également eu pour conséquence une culture fédératrice.

Le triomphe de la bourgeoisie postrévolutionnaire et l'émergence du sentiment national

L'irruption des troupes révolutionnaires françaises signifia la fin brutale de l'Ancien Régime avec son univers encore largement théocratique et sa société hiérarchisée, corporatiste, aux lenteurs engendrées par des voies de communication préhistoriques. La vie intellectuelle était peu développée, l'activité économique entravée par les péages, les taxations seigneuriales improductives, les censures et les privilèges. La suppression de l'abbaye d'Echternach et d'autres institutions religieuses de l'ancien Duché de Luxembourg par le régime révolutionnaire français, auquel le souverain autrichien allait céder le pays lors de la Paix de Campoformio en 1797, marque une étape historique cruciale, débouchant sur une réorganisation totale de la vie sociopolitique en vertu de critères qui se voulaient rationnels et démocratiques. Ce furent surtout la bourgeoisie citadine et la paysannerie aisée qui tirèrent leur épingle du jeu, la République française et l'Empire napoléonien prenant le relais des réformes hâtivement imposées par l'empereur Joseph II et mal acceptées, jetant les bases d'un Etat moderne, éclairé, où la souveraineté était redistribuée au profit de nouvelles couches sociales.

Le règne de la bourgeoisie a commencé au plus tard avec la vente des biens nationaux, le paradigme en étant l'abbaye d'Echternach rachetée et exploitée industriellement par l'homme d'affaires Jean-Henri Dondelinger, qui en fit

une faïencerie. De nouveaux critères économiques comme la rentabilité, l'épargne, l'efficacité commerciale ou l'équilibre financier allaient concurrencer les considérations esthétiques ou religieuses.

Du fait de l'éloignement du souverain, la vie de cour était réduite au minimum dans le Luxembourg de l'Ancien Régime et n'a pas pu jouer le même rôle moteur sur le plan culturel que dans d'autres pays comme l'Allemagne, par exemple, éparpillée en de multiples Etats dont le prince était plus proche, à l'image d'un duc de Weimar. On mesure encore davantage le dénuement de l'ancien Duché, quand on le compare au Royaume de France, dont le centralisme monarchique, repris par les régimes républicain et impérial, fut un puissant facteur fondateur en la matière. Pour le Luxembourg s'ajoute une situation linguistique peu encline à générer une culture unique. La haute administration et la cour, pour autant que celle-ci se manifestait dans le pays, avaient recours au français ; l'administration en contact avec le peuple se servait de l'allemand et, pour les communications orales, du patois luxembourgeois.

Il se trouve que deux écrivains européens majeurs, représentant la quintessence culturelle de leur patrie respective, sont passés par Luxembourg à deux générations d'intervalle. En 1792, c'est Johann Wolfgang Goethe qui traversa le pays avec l'Armée des princes, dans laquelle servait également François-René de Chateaubriand. Après la bataille perdue de Valmy, l'auteur du *Werther* revint dans les fourgons de cette armée en déroute et s'arrêta pour quelques semaines dans la forteresse de Luxembourg, dont il laisse des souvenirs graphiques et des textes devenus références. Entre 1862 et 1865, Victor Hugo traversa six fois le Grand-Duché pendant son exil, comme touriste se rendant sur le Rhin allemand ou en revenant, faisant lui aussi des croquis et prenant des notes sur les 'choses vues' dans les Ardennes luxembourgeoises qui, avec leurs *burgs* écroulés, étaient pour lui comme une Allemagne en miniature. En 1871, après la Commune de Paris, il revint au Grand-Duché comme réfugié politique, défendant les communards menacés d'exécutions sommaires à Paris, et retrouva son cher Vianden où il allait écrire la majeure partie des poèmes de *L'Année terrible* (1872). Ces témoignages d'écrivains étrangers sont un apport indéniable à l'imagologie du pays. On se définit soi-même par rapport aux autres et on est défini par eux : le petit Grand-Duché a besoin de ce recul pour prendre conscience de ses particularités.

Depuis 1839, en raison de diverses partitions subies par le pays, il n'y a plus de population autochtone naturellement francophone. Par une loi de 1843, la bourgeoisie luxembourgeoise francophile avait instauré un système scolaire prévoyant l'apprentissage du français au même titre que l'allemand à tous les enfants scolarisés ; le patois, qu'on appelait alors 'luxembourgeois allemand', était parlé par tous les autochtones, mais sans trouver encore de consécration administrative ou officielle. L'Etat, dû au bon gré politique des puissances européennes, préexistait à la conscience nationale, qui allait être forgée à travers différentes crises politiques et militaires.

La création littéraire luxembourgeoise, qui se décline dans les deux grandes langues internationales et dans le dialecte, thématise en partie cette identité collective naissante. C'est en effet un des paradoxes du Grand-Duché de ne pas présenter une, mais trois littératures nationales. En 1826, Louis Marchand publia le premier recueil germanophone, *Rudolph und Adelheid. Ein Heldengedicht*; en 1829, Antoine Meyer publia le premier recueil poétique en luxembourgeois, *E' Schrek ob de Lezeburger Parnassus*; en 1855 parut à Bruxelles le premier livre francophone luxembourgeois, le roman *Marc Bruno. Profil d'artiste* de Félix Thyès. Cet étudiant luxembourgeois à l'Université libre de Bruxelles avait donné en 1854 dans une revue bruxelloise son « Essai sur la poésie luxembourgeoise ». Dans ce mémoire de fin d'études, il s'applique à prouver avec enthousiasme que sa langue maternelle luxembourgeoise non seulement existe – même si aucune ligne de lui écrite en cet idiome n'a été transmise –, mais encore est capable de performances littéraires et de valeur ajoutée culturelle. Pour pouvoir les analyser, il traduisait en français les premiers poèmes en luxembourgeois, se faisant ainsi le pionnier du comparatisme littéraire luxembourgeois face à différentes aires culturelles.

Si depuis la loi sur le régime linguistique de 1984 où il fut proclamé 'langue nationale', le luxembourgeois a la préférence du grand public, il n'en a pas toujours été ainsi. En fait, l'allemand se lit plus facilement que ce dialecte francique-mosellan de l'Ouest (*Westmoselfränkisch*) dont l'orthographe a mis plus d'un siècle et demi à se fixer. Aussi l'allemand a-t-il pu être considéré par certains historiens comme une forme écrite du luxembourgeois réservé aux genres de l'oralité (théâtre paysan et populaire, chansons, poésies lyriques). La langue maternelle faisant davantage vibrer les cordes affectives, le luxembourgeois répond à un besoin identitaire primaire et spontané, comme l'allemand à un moindre degré; le français, pratiqué par certains intellectuels comme antidote au pangermanisme menaçant depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'au milieu des années 1940, génère un réflexe identitaire au second degré, plus cérébral, mais non moins essentiel car devenant une seconde nature. La littérature de langue allemande a peut-être le mieux assimilé la réalité socioéconomique. Globalement on peut dire que les littératures en langues allemande et luxembourgeoise induisent des œuvres proches du vécu de leur public, correspondant à la sensibilité générale, alors que la littérature de langue française, produite par et pour la bourgeoisie, donne des œuvres plus distantes où le vécu concret local est moins à son aise, mais où l'écrivain peut davantage s'inscrire dans l'universel ou, au contraire, cultiver ses propres lubies. Même si certains écrivains luxembourgeois s'expriment en deux, voire en trois langues, comme actuellement Roger Manderscheid, Guy Rewenig, Anise Koltz et Claudine Muno, cela ne veut pas dire qu'ils abordent à chaque fois la littérature sous le même angle. Au contraire, le choix de telle langue implique aussi un choix culturel et vise tel public ou tel champ littéraire, éventuellement étranger. Certains sujets se traitent mieux dans une langue ou dans une autre.

Pour s'informer sur la vie culturelle du Luxembourg jusqu'au début du XX^e siècle, on peut consulter l'essai de psychologie ethnologique *Le Peuple luxembourgeois* (1911, réédité en 1920) de Nicolas Ries. Ce professeur de français y soulève la question de savoir s'il faut considérer le bilinguisme luxembourgeois – allemand/français – comme un bienfait ou un handicap. Ries décrit les liens qu'il peut y avoir entre vie affective et vie réflexive, entre langue maternelle et langue étrangère apprise, et en déduit un véritable dualisme psychique luxembourgeois qui agirait aux dépens de la spontanéité créatrice et pousserait à l'observation discursive. Passant en revue l'histoire du pays, il s'attache à démontrer que le bilinguisme luxembourgeois est néanmoins original, très différent de ce qui se passe en Suisse romande ou en Belgique francophone, comparable tout au plus à la situation en Alsace-Lorraine avant l'annexion. Pays tampon entre la France et l'Allemagne, le Luxembourg se serait nécessairement vu conférer un rôle d'intermédiaire entre deux cultures, que tant de choses opposent. Pour sa part, il pensait toutefois qu'il valait mieux s'en tenir à une seule langue d'expression littéraire. De 1923 à 1940, le même Nicolas Ries allait diriger *Les Cahiers luxembourgeois*. Avec son équipe d'écrivains de la bourgeoisie libérale, il s'efforçait d'étayer par le texte et par l'iconographie abondante l'affirmation « sinon d'une culture, du moins d'une conscience luxembourgeoise »¹, selon l'éditorial du Comité de Rédaction publié dans le premier numéro de la revue. Il est clair que cette dimension culturelle ne peut s'inscrire que dans un contexte européen. A la même époque, son contemporain Batty Weber, qui s'exprimait de préférence en allemand et en luxembourgeois et occasionnellement en français, défendait la notion du métissage culturel et linguistique (*Mischkultur*, secret, selon lui, de l'originalité luxembourgeoise).

Un moment de grâce culturel : les Mayrisch à Dudelange et à Colpach

La relation amicale qui unissait depuis le début du XX^e siècle André Gide à la Luxembourgeoise Aline de Saint-Hubert (1874–1947), épouse d'Emile Mayrisch (1862–1928), le puissant directeur général de l'entreprise sidérurgique A. R. B. E. D. (Acéries Réunies de Burbach, Eich, Dudelange), a été à la base de rencontres fructueuses entre personnalités françaises et allemandes au Grand-Duché dans l'entre-deux-guerres. Sans rien d'officiel, ces échanges intellectuels qui eurent lieu dès le début du siècle dans leur villa à Dudelange, puis à partir de 1920 au domaine de Colpach à la frontière belge, que venait d'acquérir le maître de forges luxembourgeois, se proposaient de réconcilier, dans un cadre champêtre et une atmosphère conviviale, les têtes pensantes

1 A nos lecteurs, ds. : *Les Cahiers luxembourgeois* 1 (octobre 1923), p. 5–6, ici p. 6.

européennes après les déchirements de la Première Guerre mondiale. On a parfois comparé le ‘Cercle de Colpach’ aux décades de Pontigny. Chez les Mayrisch se rencontraient des politiques comme l’Allemand Walther Rathenau, le Français Pierre Viénot et le fondateur du mouvement Paneuropa, Richard Coudenhove-Kalergi, ainsi que des écrivains comme Henri Ghéon, Paul Claudel, Annette Kolb, Alexis Curvers et Henri Michaux, des artistes comme le peintre Théo van Rysselberghe ou comme Jules Delacre, directeur du Théâtre du Marais à Bruxelles, de même que des hommes de science comme Paul Langevin et le duc Maurice de Broglie. D’autre part, les Mayrisch invitaient des conférenciers, comme Emile Verhaeren, ou des troupes de théâtre, comme celle de Jacques Copeau. Même si Colpach n’a pas directement inspiré d’œuvre littéraire majeure, de nombreux hôtes des Mayrisch comme André Gide, Jean Schlumberger, Annette Kolb, Ernst Robert Curtius ou encore Maria Van Rysselberghe et Marie Delcourt évoquent le couple de mécènes luxembourgeois et leur rayonnement européen dans leurs lettres ou leurs écrits intimes. En se portant acquéreur du *Journal de Luxembourg* en 1922 et en invitant ses hôtes à s’y exprimer, Emile Mayrisch voulait créer un organe de presse en faveur de la réconciliation franco-allemande. Dans le même ordre d’idées, il fonda en 1926 le Comité franco-allemand d’information et de documentation (Deutsch-Französisches Studienkomitee) ; l’Entente internationale de l’acier, qu’il initia la même année, avait pour objectif d’éviter que les conflits économiques ne soient à l’origine d’une nouvelle guerre. Ainsi, Aline Mayrisch et Emile Mayrisch, dans des registres différents mais complémentaires, s’efforçaient de répondre au mieux à leur vocation d’honnêtes courtiers des idées : on se plaît à y reconnaître une dimension médiatrice propre au Grand-Duché.

La grande époque du Cercle de Colpach s’interrompt brutalement en 1928, quand Emile Mayrisch fut victime d’un accident mortel de circulation. Aline Mayrisch continua de recevoir des écrivains, notamment des représentants de la bourgeoisie libérale allemande en fuite devant le nazisme, comme le philosophe Karl Jaspers. Elle offrit refuge à nombre d’écrivains dans sa villa La Messuguière à Cabris. A sa mort, en 1947, elle laissa son château de Colpach à la Croix-Rouge luxembourgeoise, qui y installa une maison de convalescence. Sa fille unique, Andrée Viénot-Mayrisch, dont le mari, Pierre Viénot, fut l’ambassadeur du général de Gaulle en Grande-Bretagne, mit La Messuguière à la disposition d’intellectuels libéraux pour des séjours de vacances. Aujourd’hui, le Cercle des Amis de Colpach cultive le souvenir des Mayrisch et poursuit les recherches et les publications concernant leurs initiatives européennes. Grâce aux Mayrisch, le Grand-Duché fut, après le rayonnement spirituel de l’abbaye d’Echternach dans l’Ancien Régime et avant les multiples manifestations culturelles d’aujourd’hui, au diapason de la création artistique et de la réflexion philosophique d’avant-garde.

Tensions politiques et métissages culturels

En 1815, après des siècles d'aliénation étrangère, le pays retrouva une indépendance relative, mais au sein du royaume des Pays-Bas, dont les rois successifs (Guillaume I^{er}, II et III) étaient en même temps grands-ducs de Luxembourg. De ce fait, le Grand-Duché devait trouver ses marques par rapport aux Pays-Bas, par rapport à l'Allemagne qui entretenait une importante garnison à Luxembourg, et par rapport au jeune Royaume de Belgique.

La pauvreté qui régnait dans le Grand-Duché, resté essentiellement forestier et agricole, trouvait un exutoire dans les quelque 70 000 émigrants qui partirent chercher fortune aux Etats-Unis, tandis que d'autres trouvèrent du travail dans la France du Second Empire et de la Troisième République : autant de facteurs qui auront une influence sur l'évolution des mentalités au Grand-Duché, du fait des échanges avec l'étranger. Ainsi, au point de vue culturel, les quelque 20 000 Luxembourgeois vivant à Paris aux alentours de 1900 ont contribué à consolider ou à enrichir le lexique luxembourgeois de quelque 500 expressions véritablement constitutives d'une partie de l'identité linguistique. La défaite de la France en 1870 face à l'Allemagne dominée par la Prusse, qui fit sentir son hégémonie économique à Luxembourg, suscita une véritable réaction francophile de la part de la bourgeoisie grand-ducale et cette sympathie, reposant sur l'équation 'francophonie = francophilie', allait perdurer jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, alimentée par les mauvais traitements imposés par l'Allemagne wilhelmienne, puis hitlérienne, aux Luxembourgeois témoignant de leur sympathie à l'égard de la République française. En 1919, des intellectuels, comme le poète Paul Palgen, plaidèrent pour un rattachement à la France. Les efforts des Mayrisch en faveur d'une réconciliation franco-allemande dans les années 1920 ont pu, du moins dans les milieux intellectuels, avoir une action positive à cet égard, mais moins sans doute que, à partir des années 1950, le devenir démocratique de la République fédérale allemande et le miracle économique d'outre-Moselle. Au point de vue culturel, cela signifie que le Grand-Duché, à la fin du XX^e siècle, a rééquilibré ses références culturelles entre francité et germanité, la culture anglo-saxonne s'étant invitée avec son propre prestige et ses facilités. Autant de facteurs qui, s'accumulant et se mêlant, déterminent une autre conception de l'identité nationale.

La prospérité matérielle qui distingue le Luxembourg d'aujourd'hui ne commence à se dessiner qu'à partir du dernier quart du XIX^e siècle : elle est due en grande partie à l'exploitation des gisements providentiels de minerai de fer dans le Sud du pays (appelé *de Minett*, par allusion à la minette). La fondation des A. R. B. E. D., en 1911, à l'instigation de l'ingénieur Emile Mayrisch, marquera l'apogée de ce phénomène. L'adhésion du Grand-Duché à l'Union douanière allemande (1842–1918) lui permettait d'écouler avantageusement ses produits industriels sur un marché intérieur immense. La société luxembourgeoise, jusque-là rurale, se transforma rapidement, la population se

concentrant dans la capitale et le bassin minier. Plusieurs vagues d'immigrants (Allemands, Italiens, puis Polonais et Espagnols, de nos jours Portugais) grossiront les rangs des ouvriers d'usine et du bâtiment, ainsi que du personnel des entreprises artisanales, hôtelières, commerciales.

La réussite économique du pays tenait pour l'essentiel aux raisons suivantes : la possibilité que lui conférait sa souveraineté politique de miser sur des créneaux porteurs, au rebours de régions limitrophes non autonomes mais objectivement plus riches ; le recours massif à la main-d'œuvre étrangère ; la situation géographique du pays au cœur de l'Europe régie par l'économie libérale de marché ; la petitesse du territoire qui a fait du pays un Etat-tampon entre les grands, garantie de sa survie ; l'émergence d'une conscience nationale forgée au cours des 150 dernières années, où l'ipséité linguistique et les choix culturels déterminent une identité propre, que l'on pourrait désigner par le néologisme : la granducalité. Ces questions de mentalités changeantes sont problématisées dans des œuvres littéraires comme *Renert, oder de Fuuß am Frack an a Ma'nsgréßt. Op en Neis fotograféiert vun Engem Letzebreger* (1872) de Michel Rodange, *die dromedare, stilleben für Johann den Blinden* (1973) de Roger Manderscheid ou encore *Mrs Haroy ou la Mémoire de la Baleine. Chronique d'une immigration* (1993) de Jean Portante.

Le Traité de Londres de 1867 avait contraint le Grand-Duché de Luxembourg à une stricte neutralité politique, garantie par les grandes puissances européennes (France, Prusse, Royaume-Uni, Italie, Belgique, Pays-Bas et Russie). En même temps, la ville fut libérée d'une hypothèque militaire centenaire et d'un *casus belli* éventuel, la forteresse, objet de convoitise depuis des siècles, étant démantelée à cette occasion et permettant ainsi à la ville de respirer et de s'agrandir. Deux phénomènes allaient accélérer ce processus d'ouverture : la mise en place du réseau ferroviaire à partir de 1859 et l'exploitation à grande échelle des gisements miniers découverts dans le Sud du pays à la même époque. La circulation des personnes et des biens fut facilitée par le nouveau moyen de transport, qui désenclava définitivement le Grand-Duché. L'industrie sidérurgique fut un facteur de richesse matérielle et fut aussi à la source d'un vaste mouvement d'immigration de main-d'œuvre, de savoir-faire technique et de capitaux en provenance d'Allemagne d'abord, puis, en ce qui concerne les ouvriers, en provenance d'Italie : ce métissage culturel contribua à modeler l'image moderne du Grand-Duché.

Pendant la Première Guerre mondiale, en dépit de son statut de pays neutre et donc intouchable, le Grand-Duché fut occupé par les armées de l'empereur Guillaume II. En 1918, l'écroulement de l'Empire allemand signifia la fin de l'Union douanière allemande, au sein de laquelle l'industrie sidérurgique luxembourgeoise avait pu trouver ses débouchés, à l'instar des A. R. B. E. D. Le référendum du 28 septembre 1919 sur l'orientation politique et économique future du pays représente la première occasion pour le peuple des électeurs – hommes et femmes – de prendre les décisions en lieu et place du souverain ou du personnel politique. A une faible majorité, les

Luxembourgeois décidèrent de maintenir le régime monarchique, mais de confier le trône à un nouveau souverain chef de l'Etat, la grande-duchesse Charlotte. La sœur de celle-ci, la grande-duchesse Marie-Adélaïde, qui s'était compromise avec l'occupant allemand et avait tenté d'appliquer une politique autocrate, avait été amenée à abdiquer. Dans le cadre du même référendum, les Luxembourgeois optèrent pour une union économique avec la République française. La France déclinant l'offre, le Grand-Duché se tourna alors vers la Belgique et signa en 1923 le traité de l'Union économique belgo-luxembourgeoise, toujours en vigueur.

Le principe de neutralité politique, que le Grand-Duché continuait d'observer en Europe, n'empêcha pas l'Allemagne hitlérienne d'envahir le pays, le 10 mai 1940, et de l'annexer. Le 10 octobre 1941, lors d'un recensement organisé par les nazis, les Luxembourgeois votèrent massivement en faveur de leur langue maternelle et de leur nationalité. En 1942, le régime annexionniste enrôla de force 11 000 jeunes Luxembourgeois dans la *Wehrmacht* et des milliers de patriotes furent déportés ou internés dans les camps. L'armée américaine libéra la ville de Luxembourg le 10 septembre 1944, mais des villes comme Echternach ou Vianden restaient sous l'emprise allemande. L'offensive des Ardennes, en 1944–45, toucha durement le Nord et l'Est du Grand-Duché. Ces années noires, où Hitler tentait par la violence d'intégrer le pays dans le giron de la grande Allemagne, en interdisant par exemple les signes d'appartenance à la culture française, eurent comme conséquence de consolider le sentiment d'indépendance et de cohésion nationales.

Contrairement à la grande-duchesse Marie-Adélaïde, qui était restée au pays pendant l'occupation en 1914–1918, sa sœur cadette, la grande-duchesse Charlotte, quitta le Grand-Duché dès l'invasion allemande en 1940 et ne rentra qu'une fois le territoire en grande partie libéré. S'adressant à ses compatriotes par des messages radiophoniques depuis son lieu d'exil, à savoir successivement le Portugal, le Canada, Washington et Londres, elle était devenue le symbole de l'indépendance luxembourgeoise, tout en contribuant, à la faveur de la sympathie que lui témoignait le président Franklin D. Roosevelt, à incarner la visibilité du Grand-Duché sur la carte du monde. Comme le gouvernement luxembourgeois s'était lui aussi exilé à Londres et y avait travaillé au contact des puissances alliées et d'autres gouvernements en exil (France, Belgique, par exemple), la décision fut prise d'abandonner la politique de neutralité en vigueur depuis presque quatre-vingts ans.

En 1944, l'union du Benelux fut mise en place par les gouvernements de la Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg. En 1945, le Grand-Duché signa la charte des Nations unies lors de la conférence de San Francisco. Dès lors, le pays participait aux activités internationales des agences spécialisées de l'Organisation des Nations Unies (ONU), comme l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO). Par la suite, le pays s'impliqua dans le processus de la construction européenne, abandonnant le principe de neutralité en 1948 en signant respectivement les traités de

Bruxelles et de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN). La Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA) fut lancée en 1952 à Luxembourg, qui en devint le siège et allait devenir aussi une des trois capitales de la Communauté économique européenne fondée par le Traité de Rome signé en 1957 par l'Allemagne, la France, l'Italie et les pays du Benelux. Les premières conséquences économiques, politiques et sociales en furent l'émergence de Luxembourg comme place financière, le processus d'intégration supranational ou encore la métamorphose d'une capitale de petit pays sans importance en cité cosmopolite au contact de l'Europe et du monde. C'est dans ce cadre aussi que le pays put gérer la première crise sidérurgique en 1974–1975, prélude aux restructurations dramatiques à venir. Ainsi, le groupe A. R. B. E. D. fusionna en 2002 avec Aceralia (Espagne) et Usinor (France) pour fonder le groupe Arcelor, lui-même racheté en 2006 par le groupe industriel anglo-indien Mittal Steel et intégré au groupe ArcelorMittal, numéro un mondial qui continue d'avoir son siège à Luxembourg.

Au seuil du troisième millénaire, la population avoisine le demi-million d'habitants, dont 40 % d'étrangers : Le Luxembourg est un des pays les plus composites de l'Union européenne. Ce brassage des cultures et des langues ne produit certes pas de situation dramatiquement explosive, mais l'assimilation des étrangers n'y est pas pour autant exemplaire. La vitalité, le dynamisme de certaines couches de la population résidente d'origine latine (Portugais), la présence de nombreux frontaliers lorrains ou ardennais belges francophones et eifeliens allemands font que plus de la moitié des postes de travail sont occupés par des non-Luxembourgeois. Une forte colonie de fonctionnaires européens travaillant pour les institutions communautaires (Secrétariat du Parlement Européen, Cour de Justice Européenne, Cour des Comptes Européenne, Banque Européenne d'Investissement, Office Européen des Publications) ajoute une autre touche de cosmopolitisme, haut de gamme.

Si le Grand-Duché a apparemment mieux géré la crise financière et économique de 2008–2009 que d'autres pays, il n'en reste pas moins que le chômage a considérablement augmenté, frappant surtout les frontaliers, et que le PIB s'est tassé. Des usines furent fermées en raison de délocalisations ou de considérations liées à la mondialisation des réseaux économiques, la plus emblématique étant celle du céramiste Villeroy & Boch, installé sous le nom de Faïencerie Boch à Luxembourg dès 1767 et considéré comme fleuron de l'industrie nationale à forte connotation identitaire avec le service de table « Vieux-Luxembourg ». Sous l'effet de la crise induite par les banques justement, certaines institutions financières connurent des reconversions, des rachats, des fusions, des cessations d'activités. Parallèlement, d'autres secteurs purent se développer, comme la télécommunication, le commerce électronique et la production audiovisuelle, dans une perspective de plus en plus mondialiste.

La société luxembourgeoise, bien que fortement tributaire de la main-d'œuvre étrangère (résidents portugais par exemple, immigrés hors-Europe, frontaliers lorrains, belges et allemands), ne connaît pas de crise majeure malgré le ralentissement de la productivité. Cela est dû en partie au fait que le rythme de vie est moins trépidant qu'ailleurs, la petitesse du pays et la proximité offrant mainte possibilité de faire jouer le consensualisme à échelle humaine et la recherche du compromis minimaliste. Pourtant, le 10 juillet 2005, les Luxembourgeois, lors d'un nouveau référendum, ont voté à 56 % seulement en faveur de la ratification du Traité de Lisbonne réorganisant le fonctionnement de l'Union européenne. Ce résultat serré peut s'expliquer en partie par l'euroscepticisme, en partie par la peur devant la globalisation et en partie par méfiance vis-à-vis d'une bureaucratie européenne jugée tentaculaire. L'application du Traité de Lisbonne coïncide avec la mainmise des grands pays européens (France, Allemagne, Grande-Bretagne, Italie) sur la gestion – en principe commune – des affaires, au détriment des petits pays et de leur engagement européen selon le principe de l'égalité. Jusque-là, le Grand-Duché avait toujours réussi à faire entendre sa voix, grâce notamment à des représentants européenistes convaincus comme Joseph Bech, Pierre Werner, Gaston Thorn, Jacques Santer et aujourd'hui Jean-Claude Juncker.

Le Grand-Duché à l'ère des communications interplanétaires

À l'heure actuelle, la question de la 'culture luxembourgeoise' et de l'identité nationale en Europe se pose en des termes nouveaux dans la mesure où la cohésion unitaire autour des seules relations franco-allemandes remontant à l'Empire de Charlemagne et à la romanité est difficile à maintenir face à la diversité culturelle et à la mobilité propre à la vie moderne. Se dégage peu à peu une vision plus universelle de l'être humain, fondée sur les droits de l'homme, l'égalité des sexes, l'autonomie de l'individu, la tolérance vis-à-vis de conduites alternatives, la démocratie participative et directe, la double citoyenneté, mais aussi la protection de l'environnement, les économies d'énergie et le développement durable.

Grâce à la prospérité engendrée par des taux de croissance qui, jusqu'il y a peu, plaçaient le Grand-Duché en tête des nations les plus industrialisées, le pays a pu se doter d'institutions et d'installations culturelles dignes de ce nom, entre autres en 1995 et 2007, lorsque Luxembourg fut Capitale européenne de la culture. On signalera à ce propos la salle de concert appelée Philharmonie, le Musée d'Art moderne, bientôt le Musée de la Forteresse, ou encore le Centre national de littérature à Mersch² et le Centre national de l'audio-visuel à Dudelange. Des festivals internationaux, comme celui de Wiltz pour le théâtre en plein air ou d'Echternach pour la musique classique, des mani-

2 <http://www.cnl.public.lu/>

festations littéraires, comme les Journées poétiques de Mondorf organisées à l'instigation de la poétesse luxembourgeoise Anise Koltz, de nouveaux centres culturels comme ceux d'Ettelbruck, de Marnach ou d'Echternach, des conservatoires ou des musées communaux comme ceux de Luxembourg ou d'Esch-sur-Alzette contribuent à diversifier et à internationaliser la scène artistique. Comme il n'y a – heureusement – pas de troupe théâtrale fixe, les directeurs de salles ou de troupes (Grand Théâtre, Capucins, Théâtre ouvert Luxembourg, Centaure, Casemates à Luxembourg ; Municipal à Esch-sur-Alzette) sont obligés de recourir aux coproductions. Cela permet de faire travailler ponctuellement dans leur pays d'origine des acteurs luxembourgeois formés et basés à l'étranger et de faire intervenir des acteurs, des metteurs en scène et des techniciens étrangers. Il va sans dire que des pièces se donnent dans de multiples langues : français, allemand, luxembourgeois, anglais. Grâce au Fonds national de soutien à la production audiovisuelle alimenté par le gouvernement, des dizaines de films professionnels sont annuellement (co)produits et en partie tournés au Grand-Duché, souvent avec des artistes et des techniciens locaux en collaboration avec des confrères étrangers (français, allemands, belges, suisses, autrichiens, anglo-saxons ou étasuniens). Tous les deux ans, le Prix du film luxembourgeois (*Lëtzebuurger Filmpräis*) en fournit une illustration. Au plan musical, l'ancien Orchestre de RTL, devenu Orchestre philharmonique de Luxembourg en 1996 – cent musiciens sous la baguette du Français Emmanuel Krivine – est un ambassadeur à l'image de son pays hôte : cosmopolite de par sa composition et sa programmation.

Au plan littéraire, on observe depuis quelques années des métamorphoses qui vont aussi dans le sens d'une plus grande ouverture sur le monde en évolution. Les auteurs du *Luxemburger Autorenlexikon*, publié par le Centre national de littérature en 2007, ont pu se rendre compte à quel point des écrivains 'luxembourgeois', c'est-à-dire ayant la nationalité du pays ou y résidant et y publiant, utilisent de multiples langues à côté de l'allemand, du luxembourgeois et du français, comme l'anglais, l'italien ou le portugais. Parmi ces auteurs, l'on compte des réfugiés des anciens pays de l'Est, qui s'expriment dans leur langue natale, et d'autres qui choisissent une langue traditionnellement en usage dans le pays, voire même le luxembourgeois. Avec le recul nécessaire, on pourra sans doute acter une redistribution dans les usages linguistiques et littéraires : l'interculturalité est un révélateur des changements socioéconomiques et politiques tels qu'ils sont induits par l'unification européenne. Un rapport publié par l'Unesco en 2009 a classé le luxembourgeois parmi les langues menacées de disparition, ce qui a été vigoureusement contesté par les sociolinguistes étudiant la question des langues au Grand-Duché. En effet, on peut observer un usage de plus en plus varié de la langue nationale, à l'oral comme à l'écrit, mais dans sa configuration 'standard', la vie moderne et ses contraintes économiques, la mobilité croissante et les échanges démultipliés semblant condamner les variantes dialectales régionales et locales comme incompatibles avec l'efficacité communicationnelle

exigée. Face à la globalisation et face à une Europe de plus en plus politiquement unifiée ou fédérée, beaucoup de Grand-Ducaux se focalisent sur cette langue standardisée, la considérant comme indice de l'identité nationale. La presse luxembourgeoise, majoritairement rédigée en langue allemande, s'est davantage ouverte depuis une quinzaine d'années aux frontaliers de Lorraine et de Belgique en créant des titres francophones comme les deux journaux *Le Quotidien* et *La Voix du Luxembourg* et l'hebdomadaire *Le Jeudi* ; il existe également des publications en anglais, en italien et en portugais.

Ce n'est qu'en 2003 qu'a été créée l'Université du Luxembourg³, comportant la faculté des sciences, de la technologie et de la communication, la faculté de droit, d'économie et de finance, la faculté des lettres, des sciences humaines, des arts et des sciences de l'éducation. Prenant le relais de l'ancien Centre universitaire, dont l'embryon remonte au milieu du XIX^e siècle, et d'autres institutions d'enseignement supérieur de création plus récente, l'Université du Luxembourg a été la première fondation universitaire dans le monde au XXI^e siècle et s'est aussitôt appliquée à mettre en pratique les principes du processus de Bologne, comme la mobilité des étudiants et des enseignants, ainsi que la mise en place des trois cycles Bachelor (Licence), Master (Maîtrise) et Doctorat. En quelques années, grâce aux dotations budgétaires du gouvernement luxembourgeois et au soutien d'institutions comme le Fonds national de la recherche, grâce à l'engagement et à la compétence des enseignants-chercheurs venus de nombreux horizons, grâce à la clairvoyance des instances dirigeantes et grâce à la motivation des étudiants et doctorants, la jeune institution a su acquérir la reconnaissance des universités partenaires. Cela est dû en partie à la culture universitaire que l'Université du Luxembourg a su mettre en place en jouant habilement sur la fusion des différentes traditions universitaires – française, belge, suisse, allemande, anglaise, étasunienne, canadienne, etc. – que son personnel académique ou administratif importe, dans un environnement multilingue (français, allemand, anglais, luxembourgeois) et multiculturel. Les réseaux de chercheurs, les formations communes en partenariat avec les universités voisines comme Metz, Liège, Sarrebruck et Trèves, les cotutelles et la codiplomation sont autant de facteurs qui gommant les aspects purement nationaux de l'enseignement et de la recherche et leur confèrent une vocation (trans)continentale.

L'une des unités de recherche de la faculté des lettres, des sciences humaines, des arts et des sciences de l'éducation se présente sous l'acronyme IPSE : Identités, Politiques, Sociétés, Espaces. Les recherches portent sur les sociétés appréhendées du point de vue des évolutions dans le temps et dans l'espace, dans une perspective interdisciplinaire, une dizaine de spécialisations dans les sciences humaines étant concernées. Sont visés en particulier les processus de constitution d'identités socioculturelles dans leurs interactions avec

3 <http://wwwfr.uni.lu/>

les réseaux sociaux. En raison de son histoire et de sa société multiculturelle, le Grand-Duché constitue un site européen à échelle réduite, propice aux bilans et aux perspectives. Deux programmes de recherche sont prioritaires : les 'Études Luxembourgeoises' (linguistique et littératures) et la 'Gouvernance Européenne', dédiés à l'étude des dynamiques nationales, interrégionales et supranationales.

Il sera difficile, voire dangereux de vouloir maintenir une conception innée et unitaire de l'identité nationale du Grand-Duché de Luxembourg au sein d'une Europe une et diverse, qui dialogue avec le reste du monde. La sagesse consistera au contraire à en reconnaître le caractère métissé et évolutif, dans le sens que Victor Hugo, dès 1843 dans la préface de son drame européen *Les Burgraves*, définissait ainsi : « avoir pour patrie le monde et pour nation l'humanité ».

Bibliographie sélective

Pour de plus amples détails, on se reportera à la *Bibliographie nationale* éditée annuellement par la Bibliothèque nationale depuis 1946, et à la *Bibliographie courante de la littérature luxembourgeoise*, éditée annuellement depuis 1989 par Claude Meintz, puis par Marie-France Kremer et actuellement par Daphné Boehles pour le Centre national de littérature.

Publications générales

Les Cahiers luxembourgeois 35 (1988), n° spécial « Réflexions autour de l'identité ».

Calmes, Christian/Bossaert, Danielle : *Histoire du Grand-Duché de Luxembourg de 1815 à nos jours*, Luxembourg : Ed. Saint-Paul, 1994 (Histoire Contemporaine du Luxembourg 13).

Christophory, Jul : *The Luxembourgers in Their Own Words/Les Luxembourgeois par eux-mêmes/D'Letzebuurger am Spigel vun hirer Sprooch*, I, *Selected Texts in Luxembourgish with English and French translation/Recueil de textes luxembourgeois avec traduction française et anglaise*. II, *The Anatomy of a Small Country and Its Language/Portrait d'un petit pays et de sa langue*, Bertrange : J. Christophory, 1978.

Christophory, Jul : *Luxembourgeois, qui êtes-vous ? Echos et chuchotements*, Luxembourg : Binsfeld, 1984.

Christophory, Jul/Thoma, Emile : *Luxembourg*, Oxford, Santa Barbara (CA) : Clio Press, 21997 (World Bibliographical Series 23).

D'Haenens, Albert (dir.) : *Le Grand-Duché de Luxembourg. Identité nationale et Dimension européenne entre les univers roman et germanique*, Luxembourg : Ed. Saint-Paul, 1999 [publié aussi sous le titre D'Haenens, Albert (dir.) : *Le Luxembourg*, Bruxelles : Artis-historia, 1999 (L'Europe aujourd'hui : les hommes, leur pays, leur culture)].

Fonck, Danièle (dir.) : *Grands entretiens du Tageblatt/Berühmte Menschen im Gespräch*, Esch-sur-Alzette : Polyprint, 1995 (L'autre regard).

Fonck, Danièle/Scuto, Denis (dir.) : *Société en mutation/Gesellschaft im Wandel*, Esch-sur-Alzette : Polyprint, 1995 (L'autre regard).

- Gerges, Martin (dir.) : *Mémorial 1989. La Société luxembourgeoise de 1839 à 1989*, Luxembourg : Les Publications mosellanes, 1989 (Publications mosellanes 28).
- Goerens, Jean-Mathias [et al.] : *Grand-Duché de Luxembourg : Oesling, Petite Suisse, pays des Terres-Rouges, vallées de la Moselle, de l'Our, des Sept-Châteaux et de la Sûre, Clervaux, Echternach, Esch-sur-Alzette, Diekirch, Luxembourg*, Tournai : Casterman/Luxembourg 1995 (Le Guide).
- Grégoire, Pierre : *Luxemburgs Kulturentfaltung im neunzehnten Jahrhundert. Eine kritische Darstellung des literarischen, künstlerischen und wissenschaftlichen Lebens*, Luxembourg : Verl. « De Frëndeskrees », 1981.
- Hausemer, Georges : *Luxemburger Lexikon. Das Großherzogtum von A–Z*, Luxembourg : Binsfeld, 2006.
- Hess, Joseph : *Altluxemburger Denkwürdigkeiten. Beiträge zur Luxemburger Kultur- und Volkskunde*, Luxembourg : Linden, 1960.
- Hury, Carlo : *Luxemburgensia. Eine Bibliographie der Bibliographien*, München [etc.] : Saur, ²1978.
- 400 Joer Kolléisch, 4 vol., Luxembourg : Ed. Saint-Paul, 2003.
- Kmec, Sonja [et al.] (dir.) : *Liex de mémoire au Luxembourg : usages du passé et construction nationale/Erinnerungsorte in Luxemburg : Umgang mit der Vergangenheit und Konstruktion der Nation*, Luxembourg : Ed. Saint-Paul, 2007, ²2008.
- Lorang, Antoinette/Scuto, Denis (dir.) : *La Maison d'en face/Das Haus gegenüber*, Esch-sur-Alzette : Polyprint, 1995 (L'autre regard).
- Margue, Paul : *Luxemburg in Mittelalter und Neuzeit (10. bis 18. Jahrhundert)*, Luxembourg : Bourg-Bourger, ²1978 (Manuel d'histoire luxembourgeoise 2).
- Muller, Jean-Claude/Wilhelm, Frank (dir.) : *Le Luxembourg et l'Etranger. Présences et contacts. Pour les 75 ans du professeur Tony Bourg/Luxemburg und das Ausland. Begegnungen und Beziehungen*, Luxembourg : Assoc. SESAM, 1987.
- Nos Cahiers. *Lëtzebuurger Zäitschrëft fir Kultur* 5/2 (1984), dossier « Du sentiment national des Luxembourggeois ».
- Nos Cahiers. *Lëtzebuurger Zäitschrëft fir Kultur* 10/2–4 (1989), dossier « 150 Joer Onofhängegkeet ».
- Nos Cahiers. *Lëtzebuurger Zäitschrëft fir Kultur* 16/4 (1995), dossier « Le luxembourgeois hier et aujourd'hui ».
- Nothomb, Albert [et al.] : *Le Luxembourg. Livre du Centenaire, [1939]*, Luxembourg : Imprimerie Saint-Paul, 1949.
- Reuter, Antoinette/Scuto, Denis (dir.) : *Itinéraires croisés : Luxembourgeois à l'étranger, étrangers au Luxembourg/Menschen in Bewegung : Luxemburger im Ausland, Fremde in Luxemburg*, Esch-sur-Alzette : Polyprint, 1995 (L'autre regard).
- Ries, Nicolas : *Le Peuple luxembourgeois. Essai de psychologie*, Diekirch : Schroell, 1911, ²1920.
- Scuto, Denis (dir.) : *Regards d'écrivains/Schriftstellerblicke*, Esch-sur-Alzette : Polyprint, 1995 (L'autre regard).
- Scuto, Denis (dir.) : *Rencontres de Luxembourg/Luxemburg im Visier*, Esch-sur-Alzette : Polyprint, 1995 (L'autre regard).
- Un siècle de vie intellectuelle (1839–1939). Nouvelles pages d'histoire nationale rédigées par un groupe de spécialistes*, Luxembourg : Journal des professeurs, 1939.
- Trausch, Gilbert : *Le Luxembourg sous l'Ancien Régime (17^e, 18^e siècles et début du 19^e siècle)*, Luxembourg : Bourg-Bourger, 1977 (Manuel d'histoire luxembourgeoise/Handbuch der Luxemburger Geschichte 3).
- Trausch, Gilbert : *Le Luxembourg. Emergence d'un Etat et d'une nation*, Anvers : Fonds Mercator, 1989 ; nouvelle édition : Bruxelles : Fonds Mercator/[Esch-sur-Alzette] : Schortgen, ²2007.

- Trausch, Gilbert (dir.) : *La Ville de Luxembourg. Du château des comtes à la métropole européenne*, Anvers : Fonds Mercator Paribas, 1994.
- Trausch, Gilbert : *Un passé resté vivant. Mélanges d'histoire luxembourgeoise*, Luxembourg : Lions Club Luxembourg Doyen, Imprimerie Saint-Paul, 1995.
- Trausch, Gilbert [et al.] : *Le Luxembourg face à la construction européenne/Luxemburg und die europäische Einigung*, Luxembourg : Centre d'études et de recherches européennes Robert Schuman, 1996.
- Trausch, Gilbert [et al.] : *Grand-Duché de Luxembourg*, [Paris] : Ed. Nouveaux-loisirs, 1998 (Guides Gallimard).
- Trausch, Gilbert : *Le Maître de forges Emile Mayrisch et son épouse Aline. Puissance et influence au service d'une vision*, Luxembourg : Banque de Luxembourg, 1999.
- Trausch, Gilbert : *Histoire du Luxembourg. Le Destin européen d'un 'petit pays'*, Toulouse : Privat, 2002.
- Van Werveke, Nicolas : *Kulturgeschichte des Luxemburger Landes*, 3 vol., Luxembourg : Gustave Soupert, 1923–1926, rééd. par Carlo Hury, 2 vol., Esch-sur-Alzette : Editions-Reliures Schortgen, 1983–1984.
- Wey, Claude (dir.) : *Le Luxembourg des années 50. Une société de petite dimension entre tradition et modernité/Luxemburg in den 50er Jahren. Eine kleine Gesellschaft im Spannungsfeld von Tradition und Modernität*, Luxembourg : Musée d'Histoire de la Ville, 1999.
- Wilhelm, Frank : *Victor Hugo et l'Idée des Etats-Unis d'Europe*, Luxembourg : Association des Amis de Victor Hugo et Vianden, 2000.

Langues et littératures

- Bourg, Tony/Muller, Joseph-Emile : *Les Mayrisch. L'Apport et le rayonnement européen d'une famille luxembourgeoise*. Europalia 80 [catalogue d'une exposition a la] Bibliothèque royale Albert 1^{er}, Bruxelles, du 15 octobre au 22 novembre 1980, [Bruxelles] : [Bibliothèque royale Albert 1^{er}], [1980].
- Chenet-Faugeras, Françoise (dir.) : *Victor Hugo et l'Europe de la pensée*. Colloque de Thionville-Vianden (8, 9 et 10 octobre 1993), Paris : Nizet, 1995.
- Christophory, Jul : *A Short History of Literature in Luxembourgish*, Luxembourg : Bibliothèque nationale, 1994.
- Christophory, Jul : *Précis d'histoire de la littérature en langue luxembourgeoise*, Luxembourg : Bauler, 2005.
- Colpach* [éd. par un groupe d'amis de Colpach], Luxembourg : Buck, 1957, rééd. 1978.
- Conter, Claude D. : *Jenseits der Nation. Das vergessene Europa des 19. Jahrhunderts. Die Geschichte der Inszenierungen und Visionen Europas in Literatur, Geschichte und Politik*, Bielefeld : Aisthesis, 2004.
- Goetzing, Germaine/Mannes, Gast/Wilhelm, Frank : *Hôtes de Colpach/Colpacher Gäste* [Exposition au Centre National de Littérature, 12 novembre 1997–20 février 1998], Mersch : Centre national de littérature, 1997.
- Goetzing, Germaine [et al.] : *Luxemburger Autorenlexikon*, Mersch : Centre national de littérature, 2007.
- Le Grand-Duché de Luxembourg dans les carnets de Victor Hugo*, éd. par Tony Bourg/Frank Wilhelm, [Luxembourg] : RTL Ed., [1985].
- Hoffmann, Fernand : *Geschichte der Luxemburger Mundartdichtung*, 2 vol., Luxembourg : Bourg-Bourger, 1964–1967.
- Hoffmann, Fernand : Les trois littératures, ds. : Margue, Paul [et al.] : *Luxembourg*, Le Puy : Bonneton, 1984, p. 199–217.

- Hurt, Joseph : *Theater in Luxemburg, vol. I: Von den Anfängen bis zum heimatlichen Theater 1855*, Luxembourg : Verl. Jong-Hémecht, 1938, rééd. 1989.
- Kieffer, Rosemarie (dir.) : *Littérature luxembourgeoise de langue française*, Sherbrooke : Naaman, 1980.
- Koltz, Anise/Portante, Jean : *Journées littéraires de Mondorf/Mondorfer Dichtertage. Anthologie 1995*, 1995 [86 auteurs participants].
- Lützeler, Paul Michael : *Die Schriftsteller und Europa von der Romantik bis zur Gegenwart*, München, Zürich : Piper, 1992.
- Meder, Cornel : *Aline Mayrisch (1874–1947), approches*. Conférence prononcée au château de Colpach, le 19 janvier 1997, pour la Croix-Rouge luxembourgeoise, à l'occasion du 50^e anniversaire du décès d'Aline Mayrisch, [Luxembourg] : Croix-Rouge luxembourgeoise, 1997.
- Moumouni, Charles/Dubé, Claude (dir.) : *Regards croisés sur le patrimoine : actes du colloque de Luxembourg*, Québec : Les Presses de l'université de Laval, 2009.
- Newton, Gerald (dir.) : *Luxembourg and Lëtzebuergesch. Language and Communication at the Crossroads of Europe*, Oxford : Clarendon Press, 1996.
- Noppeney, Marcel : *France-Luxembourg. Communauté d'origine – Relations entre les maisons souveraines – Faits historiques – Le Phénomène linguistique – Le Phénomène sentimental*, Luxembourg : Ed. S. E. L. F., 1963.
- Thyes, Félix : *Essai sur la poésie luxembourgeoise*, Bruxelles : Samuel, 1854, rééd. par F. Wilhelm, Mersch : Centre national de littérature, 1996.
- Welter, Nikolaus : *Mundartliche und hochdeutsche Dichtung in Luxemburg. Ein Beitrag zur Geistes- und Kulturgeschichte des Großherzogtums*, Luxemburg : St. Paulus-Gesellschaft, 1929.
- Wilhelm, Frank : *Dictionnaire de la Francophonie luxembourgeoise suivi d'une anthologie d'auteurs luxembourgeois contemporains*, Wien : Institut für Romanistik der Universität Wien/Pécs : Département de français de l'Université Janus Pannonius, 1999.

Autres arts

- Back, Jean [et al.] (dir.) : *Lëtzebuerg Kino/Aspects du cinéma luxembourgeois*, Dudelange : CNA/Steinsel : Ed. Ilôts, 2005.
- Calteux, Georges : *D'Lëtzebuerguer Bauerenhaus. Ein Querschnitt durch das Wohnen und Leben im Großherzogtum Luxemburg*, 2 vol., [Luxembourg] : Ed. Phi & Kremer-Muller, 1997–1998.
- Herr, Lambert : *Anthologie des arts au Luxembourg*, Luxembourg : Borschette, 1992.
- Kiesel, Georges : *Der heilige Willibrord im Zeugnis der bildenden Kunst. Ikonographie des Apostels der Niederlande mit Beiträgen zu seiner Kultgeschichte*, Luxembourg : Ministère des arts et des sciences, 1969.
- Langini, Alex (dir.) : *L'Art au Luxembourg : de la Renaissance au début du XXI^e siècle*, Bruxelles : Fonds Mercator/[Esch-sur-Alzette] : Schortgen, 2006.
- Ministère des arts et des sciences : *L'Art au Luxembourg*, vol. 1 : *Des origines au début de la Renaissance*, Luxembourg : Imprimerie Saint-Paul, 1966.
- Ministère de la culture, de l'enseignement supérieur et de la recherche (dir.) : *Guide culturel du Luxembourg*, Steinsel : Ed. Ilôts, 2007.
- Muller, Joseph-Emile : *Victor Hugo au Luxembourg. Vues et visions*, Luxembourg : Section des arts et lettres de l'Institut grand-ducal, 1982.
- Musée national d'Histoire et d'art : *150 ans d'art luxembourgeois au Musée national d'Histoire et d'Art. Peinture et sculpture depuis 1839. Exposition au Musée National d'Histoire et d'Art Luxembourg du 17 novembre au 31 décembre 1989*, Luxembourg : Musée national d'histoire et d'art, 1989.

- Schmitt, Michel : *Die Bautätigkeit der Abtei Echternach im 18. Jahrhundert (1728–1793) : ein Beitrag zur Geschichte des luxemburgischen Bauwesens im Barockzeitalter*, Luxembourg : Ministère des arts et des sciences, 1970.
- Scuto, Denis : *Industriekultur in Esch. Eine stadtgeschichtliche Wanderung durch die Luxemburger Minnettemetropole*, [Luxembourg] : Ed. Le Phare, 1993.
- Spang, Paul : *Bertels abbas delinea vit 1544–1607. Les dessins de l'abbé Jean Bertels. Comment le premier historien du pays de Luxembourg a vu et dessiné notre région européenne et les hommes qui y vivaient*, Luxembourg : RTL-Ed., 1984.
- Tresch, Mathias : *La Chanson populaire luxembourgeoise*, Luxembourg : Buck, 1929.